

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

N'assassinez pas le Père Noël ! (Conte)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 238-246

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Josepe de Ribera, XVII<sup>e</sup> siècle

**NATIVITÉ**

# N'assassinez pas le Père Noël !

CONTE INÉDIT

— Marie, le train ne saurait tarder. Je vais accueillir mon frère et sa famille. Vous fermerez à clef la chambre du second étage. Je crains que mon filleul n'aille fureter là-haut et ne découvre le secret du Père Noël.

— Entendu, Monsieur le Curé. J'achève cette dernière série de crêpes et je monte. Mais, sauf votre respect, la précaution me semble parfaitement inutile.

— Inutile !... pourquoi ?

— Parce que René n'y croit plus au Père Noël.

— René n'y croit plus ?... vous oubliez qu'il n'a que sept ans. Moi j'y croyais encore à neuf ans !

— Allez, allez ! les enfants d'aujourd'hui sont moins naïfs que ceux d'autrefois.

— Vous admettez bien l'existence des « follatons », ma bonne Marie, malgré votre âge !

— Ça c'est une autre histoire, reprit-elle, vexée. Sur les « follatons » je sais ce que je sais et ce ne sont pas vos moqueries qui m'en feront changer. Du reste, on ne doit pas se disputer la veille de Noël...

Quant à votre petit Parisien, s'il croit encore à la fable du vieux bonhomme qui viendrait sur les nuages apporter, de la part du Poupon-Jésus, des jouets aux enfants sages, que toutes mes crêpes prennent le goût de rance !

— Il ne faut jurer de rien, répliqua, malicieusement, le curé de Val-Haut en se dirigeant vers la lourde porte d'entrée. Que vos crêpes soient délicieuses comme à l'accoutumée, je n'en doute pas ; mais, cependant, que celles qui sautent en ce moment dans la poêle, soient en train de brûler, j'en doute moins encore, si je me fie à mon odorat.

— Oh ! ma friture ! Voilà des crêpes perdues à cause de vous, gémit d'un ton rogue la vieille gouvernante, qui s'était précipitée à son fourneau et constatait avec

amertume que ses crêpes avaient perdu leur belle teinte blonde et sentaient le roussi.

Vous feriez mieux de vous hâter — c'est l'heure du train — au lieu de me déranger dans mon travail. Et surtout mettez-vous au chaud pour ne pas ramener un nouveau rhume !

— Ne vous inquiétez pas de moi et contentez-vous de réparer le désastre, répondit le prêtre, en jetant sur ses puissantes épaules une lourde cape noire. Sur le point de franchir le seuil, il se retourna et ajouta, mi-rieur, mi-autoritaire : « N'assassinez pas le Père Noël et laissez en paix ceux qui ont le bonheur d'y croire encore. » Puis il s'enfonça dans la nuit, tandis que la cuisinière affairée autour de ses fourneaux en oubliait d'aller fermer la chambre de l'étage supérieur.

Chaque année, à pareil jour, cette porte hermétiquement close intriguait fort les deux neveux de Monsieur le curé, car ils n'avaient jamais pu en percer le secret.

Hélas ! cette fois, il n'y aurait plus qu'un seul petit garçon poussé par la curiosité, car, durant l'été précédent, son frère, d'un an plus âgé, était reparti pour le ciel...

Le curé de Val-Haut, juché sur sa luge canadienne, déboucha en trombe sous la marquise de la petite gare, juste au moment où la locomotrice, surgissant d'un dernier tournant, balayait de ses phares les amas de neige entassés des deux côtés de la voie. Quand il arriva sur le quai, déjà le convoi était arrêté. Derrière les vitres embuées du dernier wagon, il reconnut les silhouettes de son frère et de sa belle-sœur, qui retiraient leurs valises du filet. Il s'approcha, aida une dame âgée chargée de paquets à descendre péniblement les hautes marches métalliques et à prendre pied sur la neige durcie, puis, passant la tête par la portière, jeta un joyeux : « Alors, on est là ? »

Une voix claire lui répondit : « Bonsoir, Oncle Jérôme ! » Et un petit bonhomme à l'allure décidée, surgissant du compartiment se précipita à son cou. Deux baisers retentissants claquèrent sur la frimousse rose, qui émergeait d'un épais cache-nez écossais.

— On a fait bon voyage ? pas trop fatigué ?

— Sûr que non ! je suis grand maintenant. Tu sais, j'ai des skis !

— Oh ! oh ! tu deviens un as.

— Pas tellement ; je ne sais pas encore aller...

— Ne te fais pas de souci ; je t'apprendrai. La neige ne manque pas... Tiens, garde ma luge, pendant que j'aide tes parents à descendre les bagages.

L'abbé sauta sur la plate-forme où la neige fondante, amenée par les grosses chaussures cloutées des voyageurs, avait formé une flaque sale. Une jeune femme en deuil, suivie de son mari vêtu d'un complet de touriste sombre s'avancèrent à sa rencontre.

— Bonsoir, Marthe ! Bonsoir, François !

— Bonsoir, l'Abbé !

Les valises attachées sur la luge, on s'engagea sur la rampe raide qui conduisait à la cure. Chacun avançait, sans mot dire, et seul le crissement des clous sur la neige glacée, troublait le silence de la nuit étoilée. C'est que l'on ne s'était pas revu, depuis ce jour cruel de l'été précédent, où l'on avait conduit, à la vieille église d'une petite ville sise au bord du lac, un cercueil qui emportait tant d'espoir !... Chacun revoyait en pensée l'arrivée joyeuse de l'an dernier, où deux petits garçons pleins de vie tiraient le même traîneau...

Ce fut avec un soupir de soulagement que l'on s'engouffra sous les arcades, qui réunissaient l'église à la cure, et que l'on pénétra dans la maison bien chaude. De la porte de la cuisine, retentit la grosse voix de la bonne.

— Bienvenue à tous ! Déposez les valises dans le vestibule. Je les monterai plus tard. Et vite à table, car mon soufflé ne peut attendre. Il se fait tard, Monsieur le Curé. Il y a déjà des gens à l'église pour les confessions. Je sers.

Il est bon de manger, dans une pièce accueillante, lorsque l'on a le cœur serré. Bientôt, l'atmosphère de sécurité et de paix que l'on respirait dans la coquette salle à manger opéra le miracle. Les âmes se détendirent et les langues se délièrent.

— Oncle Jérôme, s'écria René, qui depuis le début du

repas ne quittait pas des yeux la crèche installée dans la haute cheminée, me permets-tu d'allumer l'étoile de Bethléem ? Je me rappelle bien comment on s'y prend.

— Oui, mais rien qu'un instant, car le Petit-Jésus n'est pas encore là. C'est toi qui le mettras dans son berceau de mousse, au moment de partir à la Messe de minuit, quand nous déposerons nos souliers devant la crèche.

René sauta prestement de sa chaise, alla tourner l'interrupteur dissimulé derrière une touffe de houx, admira la Vierge et Joseph, les bergers et les moutons, puis regagna sagement sa place. En faisant un effort pour remonter sur sa haute chaise à dos sculpté, il aperçut le sapin garni, qu'il n'avait pas remarqué jusque là, car il lui tournait le dos.

— Et l'arbre, est-ce qu'on l'illumine aussi ce soir ? s'écria-t-il.

— Oh non ! on le réserve pour demain après-midi. Cette nuit, c'est la crèche seule qui compte.

— Et le Père Noël, viendra-t-il assister à l'arbre, comme l'an passé ? Le garçonnet posa cette dernière question d'un petit ton désinvolte, qui ne fut pas sans surprendre les adultes. Il s'en aperçut et ajouta, de l'air le plus innocent du monde : « C'est que j'y crois, moi, au Père Noël. »

A ce moment, on sonna à la porte. C'étaient des pénitents qui réclamaient le curé de Val-Haut. Il vida son verre de fendant, s'essuya la bouche, de sa serviette, et, se levant, déclara : « Achevez tranquillement votre repas. Je reviendrai vers onze heures pour le Réveillon. En attendant, installez-vous. » Et il gagna son confessionnal.

Pendant que les parents défaisaient les bagages, rangeaient linge et vêtements dans la grande armoire de noyer, et que la gouvernante enlevait le couvert, René, lui, montait à pas de loup vers la grande chambre du second. Son cœur battait aussi fort que celui de l'imprudente femme de Barbe-Bleue sur le point de forcer le secret du cabinet noir. Il avait bien le sentiment de commettre une indiscretion, et cela lui était pénible ; mais un besoin de certitude, plus fort que ses scrupules, l'emportait. Ses camarades avaient ri, la semaine dernière à

l'école, lorsqu'il avait annoncé sérieusement que le Père Noël de Val-Haut lui apporterait le jeu de jacquet qu'il désirait depuis si longtemps. Dès lors, le doute était entré en son cœur. Dans sa petite tête, il avait fait un rapprochement entre la chambre fermée et le prétendu messager céleste... Il voulait, à tout prix, savoir la vérité. Et, comme il avait le pressentiment que là-haut se trouvait la clef de l'énigme, il avait tiré son plan durant le voyage : le plus tôt possible, il explorerait la chambre mystérieuse. Aussi, arrivé sur le seuil, hésita-t-il à peine et, courageusement, appuya sur le loquet. La porte grinça sur ses gonds, et s'ouvrit d'elle-même. Au bruit, il sursauta, recula d'un pas ; mais se reprit aussitôt, puis résolument tourna le bouton électrique. Et voici que, sous la clarté crue de la lampe, lui apparurent, soigneusement rangés sur deux grandes tables, les jouets destinés à l'arbre de Noël du village. Il les aperçut à peine, fasciné qu'il était par une terrible apparition : là, dans le coin de la pièce, pendait, lamentable, à une patère, la défroque ridicule du Père Noël et son grand masque barbu, aux yeux vides. De la hotte sortait un paquet de verges, posé sur le jeu de jacquet.

Ce fut un effondrement.

Vite il éteignit, referma la porte, se sauva dans sa chambre et se jeta sur le divan qui lui servait de lit.

Son premier mouvement fut une réaction de colère. Il allait descendre leur dire qu'il n'était plus un gosse pour que l'on se moque de lui... qu'il n'y croyait plus au Père Noël... que...

A ce moment, sa mère l'appela, d'en-bas :

— Où es-tu, mon chéri ? Viens à la salle à manger. Prends ton gros livre. En attendant le Réveillon, nous regarderons les images de Tintin et écouterons les chants de Noël à la radio.

La voix était douce, mais chargée de tristesse. René le perçut très nettement.

Alors sa colère tomba.

— Pauvre maman, se dit-il, elle y croit, elle, au Père Noël, et papa aussi. Si je leur apprends qu'il n'existe pas, que c'est une invention de l'oncle Jérôme, ils seront navrés. Ainsi, je gênerai tout leur plaisir... et ils ont déjà assez de chagrin comme cela.

Sans rien laisser paraître de son émotion, il cria dans l'escalier : « Une minute ! je mets mes pantoufles et je viens. » Il trempa le coin d'une serviette de toilette dans la cruche à fleurs posée sur le lavabo, se frotta rapidement les yeux, retira ses chaussures et descendit.

La soirée et la matinée du lendemain se passèrent sans incidents. René joua sans broncher la petite comédie de la surprise devant les paquets entassés près de la cheminée. Il ne songea même pas à se demander quelle main les y avait déposés, tellement il était préoccupé par une seule pensée : « Qui peut bien tenir le rôle du Père Noël ? Car enfin, il est indispensable que quelqu'un de vivant endosse le manteau blanc au capuchon rouge. » A cette question, il ne trouvait pas de réponse. Elle le poursuivit jusqu'aux Vêpres, et, lorsque l'on rentra de l'église, il n'était pas plus avancé.

Pendant que le curé de Val-Haut allumait les bougies de l'arbre et que la maman préparait le thé, la gouvernante annonça bien haut qu'elle avait mal à la tête et allait se promener.

Quand tout fut prêt, on fit une prière ; l'abbé entonna l'*Adeste Fideles* que l'on reprit en chœur ; puis ce furent des cantiques et des chants de Noël. Mais voilà que, tout à coup, un grand bruit retentit dans le haut de la maison et des pas très lourds firent craquer les marches de l'escalier de bois.

— Le Père Noël ! s'écria le papa, en se précipitant à sa rencontre, tandis que René, comme les années précédentes, se blottissait dans les jupes de sa mère. Il affectait un si grand effroi que son oncle se crut obligé de le prendre par la main pour le conduire saluer le Père Noël, qui fit une entrée majestueuse dans la pièce illuminée. Quand on l'eut bien installé dans le grand fauteuil de reps rouge et qu'on lui eut offert, selon la tradition, un verre de vin et une orange, le bon vieillard y alla de son petit sermon débité d'une voix chevrotante, que l'enfant, malgré ses efforts, ne réussit pas à identifier.

— Ce n'est pas le sacristain. Ce n'est pas Raymond, le fils de l'épicier ; ni Jean, le forgeron. Mais alors, qui ?... se disait-il perplexe. Et cette perplexité l'aida à jouer malgré



lui son rôle à la perfection, car, le moment venu, il lui fut impossible d'arriver au bout de son compliment, qu'il savait pourtant sur le bout du doigt. A la seconde strophe, il s'embrouilla si bien que la maman dut sortir de sa poche le texte de la poésie. Mais plus elle soufflait et moins René retrouvait le fil. Le père tapotait les vitres, d'un doigt nerveux. Le Père Noël ne savait plus que dire et le bon curé essayait, en vain, de meubler le silence par des plaisanteries, qui tombaient à plat, les unes après les autres.

Soudain, le Père Noël, pour se donner une contenance, se mit à tousser avec fracas et, d'un geste brusque, tira un immense mouchoir à ramages. Hélas ! il avait oublié qu'il était cousu au fond de sa poche. Le bas du manteau se releva et René aperçut le bout d'une pantoufle de tapisserie, qu'il connaissait bien. Ce fut un trait de lumière et il ne put retenir une exclamation de surprise.

— Oh ! c'est Marie...

Alors l'orage éclata. La bonne se redressa furieuse, arracha son masque, le jeta à la tête du curé abasourdi, en criant : « Je vous avais bien dit qu'il n'y croyait plus à vos sornettes. » Puis elle quitta la pièce, plantant là sa hotte et son gros bâton noueux.

René, confus mais surtout infiniment triste de n'avoir pas su tenir sa résolution jusqu'au bout, se jeta dans les bras de sa mère en sanglotant. L'oncle, désolé, s'affaira autour de l'arbre, enflammant tous les épis de Noël qui lui tombaient sous la main. Le père alors prit dans la hotte le jeu de jacquet, et, déposant un tendre baiser sur le front de l'enfant, le lui donna en disant : « Voici le jeu de jacquet que tu désirais tant. Nous l'avons choisi, ta maman et moi, à la Samaritaine. Regarde comme il est beau. »

René ouvrit de grands yeux encore pleins de larmes, les plongea dans ceux de sa mère, puis dans ceux de son père, et son visage devint rayonnant.

— C'est donc que vous n'y croyez pas, vous, au Père Noël !

— Nous sommes trop vieux pour cela, mon cher petit homme.

— Ça ne vous fait donc pas de peine d'apprendre qu'il n'y a plus de Père Noël ?



Barend van Orley, XVI<sup>e</sup> siècle

L'ADORATION DES MAGES

— Bien sûr que non, car il y a longtemps que nous le savons, mais nous faisons semblant d'y croire pour te faire plaisir.

— Alors, c'était vous qui organisiez tout cela pour me gâter sans en avoir l'air. Mon petit papa, ma petite maman, comme je vous aime encore davantage maintenant que je sais la vérité.

Et il les embrassa tendrement, puis, grimpant l'escalier quatre à quatre, il pénétra sans frapper dans la chambre de la bonne, qu'il trouva occupée à remettre de l'ordre dans sa coiffure, et l'entraîna par son tablier.

— Viens vite, Marie, personne n'est plus fâché. Je t'ai apporté de Paris un joli cadeau. Et la bonne gouvernante le suivit à la salle à manger pour servir le thé.

On rit beaucoup de l'aventure durant le goûter. Cependant, une ombre voilait encore un peu le regard de l'enfant, si limpide d'ordinaire. L'abbé s'en aperçut et, prenant son filleul à part, lui dit très doucement : « Dans cette petite tête, il y a quelque chose qui ne va pas tout à fait bien. Allons, mon bonhomme, à quoi penses-tu ? »

— Eh bien ! voilà. Je suis un peu triste parce que je songe que, l'an prochain, il n'y aura pas de Père Noël...

— Comment ? il n'y aura pas de Père Noël l'an prochain ! je voudrais bien voir ça, reprit le bon curé, de sa grosse voix qu'il enflait pour être entendu de tous. L'an prochain, comme toujours, on mettra les souliers dans la cheminée ; il y aura un arbre et il y aura aussi un magnifique Père Noël, et ce Père Noël ce sera toi, mon cher René ! Quant à Marie, on l'obligera à te réciter un compliment pour la punir de n'avoir pas su mieux jouer son rôle aujourd'hui ! Et il éclata d'un bon gros rire, qui bientôt gagna tous les assistants.

Ce soir-là, la grande Paix de Noël, qui est faite, avant tout, des certitudes de la Foi, mais aussi des douces traditions familiales, descendit, une fois encore, sur l'accueillante cure de la haute vallée.

Louis PONCET